



# LA LETTRE DU S O B

## SECRETARIAT DES OBLATURES BÉNÉDICTINES

N° 69, MARS 2023

---

### ÉDITORIAL

de Lisa Roux, oblate de Chantelle



Benoît s'était retiré dans une grotte près de Subiaco et y vivait dans le jeûne, la prière et la pénitence, comme un long Carême pour s'unir à Dieu de toutes ses forces.

Le jour de Pâques, un prêtre qui vivait pourtant assez loin de là eut une vision, il s'était en effet préparé un bon repas pour fêter Pâques et le Seigneur lui dit : « Tu t'apprêtes un festin tandis que mon serviteur, à tel endroit, est tourmenté par la faim. » Le prêtre se leva et partit aussitôt avec le repas qu'il s'était préparé, il chercha l'homme de Dieu dans la direction indiquée et, après bien des difficultés, il le trouva enfin caché dans une grotte. Ils prièrent ensemble puis s'assirent en bénissant le Seigneur. Après un entretien réconfortant sur la vie spirituelle, le prêtre dit : « Lève-toi et mangeons, car aujourd'hui c'est Pâques ! » Benoît répondit : « Oui, c'est Pâques puisque j'ai la joie de te voir ! » Dans son éloignement du monde Benoît ne savait plus que ce jour était la fête de Pâques. Mais le prêtre reprit : « C'est vraiment le jour de Pâques, le Dimanche de la Résurrection du Seigneur. Il ne

conviendrait pas que tu jeûnes puisque j'ai été envoyé spécialement pour que nous prenions ensemble les dons du Seigneur Tout-Puissant. » Bénissant Dieu, ils prirent donc leur nourriture et quand ils eurent achevé repas et colloque, le prêtre retourna à son église (Vie de saint Benoît par Grégoire le Grand).

Que nous dit ce petit flash sur la vie de Benoît et surtout sur la nôtre ?

- Benoît est tout entier tourné vers Dieu, dans le silence de sa grotte il perd même le compte des jours. Nous terminons à peine le temps du Carême et, sans nous couper de tout et de tous, avons-nous trouvé du temps pour Dieu ? Quelle a été la place de la prière, du jeûne, du silence, de la pénitence, du partage dans ce temps privilégié ?

- Le Seigneur a souci de ses enfants. Il invite ce prêtre au partage. Qui avons-nous invité à partager la joie de Pâques en famille ? Quel a été notre partage de Carême en paroisse ?

- Ils s'assirent en bénissant le Seigneur. Nous avons, dans beaucoup de familles, perdu l'habitude du *Benedicite* avant nos repas. Nous pourrions peut-être



## ELENA CORNARO (1646-1684)

### FEMME LA PLUS SAVANTE DE SON TEMPS ET OBLATE BÉNÉDICTINE

« Puisque je ne puis être religieuse dans le cloître, je le serai, à ma manière, dans le siècle. Mais en silence, dans la délicatesse et sans me faire remarquer. »<sup>1</sup>

*Titulaire d'un baccalauréat canonique de théologie de l'Institut Catholique de Paris, l'historien Bernard Hauteclouque est oblat de l'abbaye de Limon. Dans cette rubrique, il retrace, brièvement, le parcours des plus illustres frères et sœurs de la grande famille de saint Benoît. Après dom Grégoire Tarrisse (lettre 59), Hildegarde de Bingen (lettre 62) et dom Bernard de Montfaucon (lettre 66), il nous présente aujourd'hui Elena Lucrezia Cornaro<sup>2</sup> (1646-1684), oblate bénédictine et femme la plus savante de son siècle.*

Aujourd'hui très mal connue, la Vénitienne Elena Cornaro fut pourtant une des personnalités les plus originales du XVII<sup>e</sup> siècle. Au cours d'une existence courte, elle mourut à 38 ans, mais extrêmement brillante, elle parvint, bravant des obstacles sans nombre, non seulement à faire des études, jusqu'au doctorat, ce qui était proprement exceptionnel pour une femme, mais aussi à devenir une intellectuelle, une érudite particulièrement brillante. Au point de forcer l'admiration de ses pairs. Tous masculins, évidemment. Ce qu'on savait moins, mais qui était un point central dans sa vie, c'était qu'elle était oblate bénédictine.

Ses origines mêmes sortaient de l'ordinaire. Son père, Giovanni Battista Cornaro (1614-1692), appartenait à la plus haute noblesse vénitienne. Après une carrière mi-administrative mi-militaire, comme c'était fréquent au XVII<sup>e</sup>, il avait été nommé, le 6 juin 1649, « Procureur de Saint Marc », sans doute la position la plus prestigieuse que la République pouvait offrir. Remplissant les fonctions de ministre et venant, protocolairement, immédiatement après le Doge et avant toute la noblesse, ce Cornaro était un des personnages les plus considérables de la République de Saint Marc.

Il avait, vers 1635, entamé une liaison amoureuse avec une popolana, c'est à dire une fille du peuple, Zanetta Boni (1616-1697), dont le père était commerçant.



*Portrait posthume anonyme, conservé à la bibliothèque ambrosienne de Milan*

Quelques mois plus tard leur naissait un premier enfant. Sept devaient suivre, dont cinq atteignirent l'âge adulte<sup>3</sup>.

Il n'y eut pas que dans les contes de fées que les princes et les bergères furent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Car Cornaro était, indiscutablement, très attaché à sa Zanetta. Au point de l'installer, avec leur progéniture aussi nombreuse qu'illégitime dans le palais familial, le palazzo Loredan, une des plus belles demeures de Venise. Et, en 1654, presque vingt ans après avoir fait sa connaissance, il alla jusqu'à l'épouser,





*Palazzo Loredan, vu depuis le Grand Canal.  
Photo prise par Didier Descouens, tous droits réservés.*

bravant le scandale. Elena Lucrezia, qui était leur cinquième enfant, était née huit ans auparavant, le 5 juin 1646.

Que des nobles ou des bourgeois fortunés entretiennent une maîtresse attitrée, souvent choisie parmi leur domesticité, était une coutume, certes désapprouvée par l'Église, mais extrêmement commune dans l'Europe du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais qu'ils aillent jusqu'à installer leur maîtresse à demeure, cohabiter avec elle pendant des années et a fortiori l'épouser et légitimer leurs « bâtards » restait exceptionnel. Si une telle mésalliance avait eu lieu dans le Paris (à peu près contemporain) de Madame de Sévigné, on imagine le scandale que cela aurait provoqué.

Mais, dans ce domaine comme dans d'autres, Venise occupait une place un peu à part dans l'Europe de l'époque. L'ambiance, qui attirait d'ailleurs des visiteurs de toute l'Europe, y était insouciant et hédoniste, les mœurs nettement plus libres qu'ailleurs. Cela n'empêchait pas une vie religieuse assez

riche mais, jusque dans les milieux ecclésiastiques, l'humeur y était plus tolérante et moins rigoriste qu'ailleurs dans cette Italie post-tridentine.

Cela ne signifiait évidemment pas qu'il n'existait pas de barrière de classe et la noblesse vénitienne, bien sûr, ne considérait pas Zanetta, ni ses enfants, comme étant des leurs<sup>4</sup>. Mais on ne refusait pas pour autant de les fréquenter et jamais la famille Corner ne fut marginalisée. Cette mésalliance, en tout cas, ne nuit pas à la carrière militaro-administrative de Giovanni Battista.

Cet improbable mariage d'amour permit à la jeune Elena de grandir dans un milieu favorisé par l'argent, bien sûr, mais aussi par la culture. Les enfants Corner furent éduqués dans le palais familial par des précepteurs, presque tous des ecclésiastiques. Et, très tôt, la jeune Elena se distingua par son intelligence, sa soif de science et sa faculté d'apprendre. Don Fabris, un prêtre ami de la famille, et lui-même savant, insista, et obtint

finalement de son père qu'Elena puisse étudier. Giovanni Battista Cornaro, déjà sur la sellette de par sa mésalliance, était pourtant conscient de prendre le risque, en faisant étudier sa fille, de s'attirer les moqueries et critiques, voire pis, de tout Venise.

Car, dans la mentalité de l'époque, que des femmes acquièrent une formation intellectuelle était mal vu, considéré, par presque tous, comme une incongruité. Que l'on relise *Les Femmes savantes* et *les Précieuses ridicules*, que Molière créa justement alors qu'Elena commençait ses études.

Certes, pendant la Renaissance, plusieurs femmes s'étaient intéressées à la science et à la culture, certaines étaient devenues des écrivains et des poétesses de talent. Citons, pour rester en Italie, Vittoria Colonna (1490-1547), Veronica Gambara (1485-1550), Gaspara Stampa (1523-1554). Mais il ne faut pas se dissimuler qu'elles étaient peu nombreuses.

Presque tous les parents s'opposaient, par principe, à ce que leurs filles, si douées qu'elles se montrent, suivent des études un tant soit peu poussées. Le cardinal Silvio Antoniano (1540-1603), pourtant humaniste et cultivé, était tout à fait représentatif de l'opinion de son temps quand il avait disposé : « Les femmes de milieu modeste n'ont aucun besoin d'apprendre à lire. Quant à celles de condition moyenne ou noble, qu'elles

apprennent à lire et à écrire passablement. Rien de de plus. »

Mais Giovanni Battista Cornaro eut, encore une fois, le courage et l'intelligence de se placer au-dessus des préjugés de son époque. Une fois sa décision prise, il fit tout pour faciliter la vocation intellectuelle de sa fille, lui faisant emmagasiner le maximum de connaissances qu'elle pouvait.

Il existait, à quelque trente kilomètres de Venise, une des universités les plus réputées d'Europe : celle de Padoue. Mais, dans la mentalité de l'époque, il était impensable qu'une fille suive des études universitaires, ne serait-ce qu'en auditeur libre. Ce fut donc dans la demeure familiale (d'ailleurs pourvue d'une des plus belles bibliothèques de Venise<sup>5</sup>) que la jeune Elena bâtit, systématiquement, son impressionnante culture. Mais ce ne fut pas seulement en autodidacte, car son père lui engagea comme précepteurs les plus brillants enseignants qu'il pût trouver.

Comme beaucoup d'intellectuels de l'Europe baroque, Elena Cornaro, plutôt que de se spécialiser dans un domaine d'études, acquit un savoir encyclopédique dans tous les domaines. Elle apprit le latin et le grec bien sûr ; et même, ce qui était moins courant à l'époque, l'hébreu (que lui enseigna le rabbin Samuel Aboaf) et les langues vivantes, français et espagnol. Puis, littérature, philosophie, mathématiques, astronomie et sciences



*Bibliothèque de la maison des Corner. Photo Istituto veneto, tous droits réservés.*





*Abbaye bénédictine de san Giorgio Maggiore, vue actuelle. Photo prise par Jean-Pol Grandmont  
Tous droits réservés.*

naturelles. Sans oublier médecine et musique.

Ce phénomène, car c'en était un, ne resta pas longtemps inaperçu car son père, le scior Corner, très fier de sa fille et obligé, de par ses fonctions, à recevoir beaucoup, ne manquait jamais (par affection paternelle ou par snobisme ?) non seulement de la présenter aux invités, mais de la faire briller, en la faisant discourir sur les sujets les plus divers. Très cultivé lui-même, Giovanni Battista Cornaro entretenait des brillantes soirées où les intellectuels vénitiens, ou de passage à Venise, se donnaient rendez-vous. Chaque fois, la jeune Elena était le clou de la soirée. Bientôt, tout Venise ne parlait plus que du phénomène. Elena Cornaro n'avait pas vingt-cinq ans que sa renommée se répandait dans toute l'Italie ; voire toute l'Europe. Elena appréciait-elle vraiment de se faire ainsi donner en spectacle, comme un phénomène de foire ? Son entière loyauté envers ceux qui lui avaient permis de faire des études l'empêcha sans doute de se poser la question.

Une pieuse légende la montre faisant, in pectore, vœu de chasteté perpétuel à même pas onze ans, après avoir lu une biographie de Louis de Gonzague. Et que son père, qui avait l'intention de la marier avec un prince allemand, alla jusqu'à écrire au pape Alexandre VII pour la délier de ce vœu. Lequel aurait refusé, arguant

qu'il ne fallait pas aller contre la volonté de Dieu. Cette anecdote, si tant est qu'elle soit vraie, n'a pourtant laissé aucune trace dans les archives ecclésiastiques. Ce qui est sûr est qu'Elena ait envisagé la vie religieuse, dès son plus jeune âge. Dans la société de son époque, se faire d'Église était d'ailleurs pour une femme, et pour un homme de condition modeste, à peu près la seule possibilité de se vouer à la culture et à l'étude. Mais deux choses lui firent y renoncer. D'abord l'opposition de son père ; et ensuite la faiblesse de sa santé.

Dans un premier temps, Elena montra dans sa vie spirituelle le même éclectisme que dans sa vie intellectuelle, fréquentant tant les Franciscains que les Jésuites, entretenant, en particulier, une correspondance fréquente et dense avec le « général » jésuite Gianpaolo Oliva (1600-1681), tout en fréquentant l'abbaye bénédictine (féminine) de San Lorenzo, dont l'abbesse était une de ses cousines, Cecilia Cornaro.

Ce fut pourtant dans l'abbaye bénédictine (masculine) de San Giorgio maggiore qu'elle se rendit, à un peu plus de vingt ans<sup>6</sup>, pour demander à être admise comme oblate séculière<sup>7</sup>, déclarant à l'abbé Codanini : « Ce sera ma manière d'être religieuse dans le siècle, mais en silence, dans la délicatesse et sans me faire remarquer. »

Toute sa vie, Elena resta fidèle à son vœu de chasteté et à ses devoirs d'oblate

bénédictine, conciliant et conjuguant un travail intellectuel acharné avec une vie spirituelle riche et active. Ses parents accueillirent sa décision sans enthousiasme, mais se résignèrent, après



*Portrait de Mgr Grégoire Barbarigo  
par Ermanno Stroffi*

lui avoir fait promettre qu'elle ne les quitterait pas.

Ses premiers biographes, prisonnier des canons de l'hagiographie, lui attribuèrent une vie extraordinairement austère et mortifiée, en rajoutant encore dans le dolorisme, voire le masochisme. Qu'y a-t-il de vrai ? Elena, bien qu'intelligente et équilibrée, restait une fille de son temps, en bien comme en mal. On sait, en particulier, qu'elle avait une très grande dévotion pour les reliques.

En tout cas, si elle souhaitait ne pas se faire remarquer, Elena Cornaro devait être déçue. Car elle était désormais célèbre dans toute l'Europe cultivée, et venir lui rendre visite était un must pour tous les personnages illustres de passage à Venise. Louis XIV, profita d'un voyage à Venise du cardinal de Bouillon (1643-1715), accompagné de deux érudits, Cato de Court et Ludovic d'Espinay, pour recueillir leurs impressions. Le cardinal fit de la jeune prodige un éloge si dithyrambique qu'un

autre cardinal français, César d'Estrées (1628-1714), tint à faire le voyage de Venise, en 1680, pour voir ce phénomène.

En novembre 1677, Elena demanda à soutenir une thèse de théologie devant les autorités de l'université de Padoue. On imagine la sensation, car il s'agissait d'une première dans l'histoire de toutes les universités européennes. L'évêque de Padoue, Grégoire Barbarigo (1625-1697), était, de droit, chancelier de l'université. Or, celui-ci refusa tout net, arguant que conférer le grade de docteur, a fortiori en théologie, à une femme serait faire rire toute l'Europe ; et discréditer durablement l'université de Padoue. Le père d'Elena Cornaro remua ciel et terre, fit jouer ses nombreuses, puissantes et influentes relations. Et, finalement, on trouva un compromis : Elena soutiendrait son doctorat en philosophie, et non en théologie. Et, Mgr Barbarigo insista beaucoup : le cas d'Elena Cornaro ne ferait pas jurisprudence, et aucune autre femme ne serait admise à soutenir un doctorat.

Le 25 juin 1678, Elena Cornaro soutint donc sa thèse de philosophie. À l'époque, soutenir une thèse ne consistait pas à présenter un mémoire rédigé à l'avance, sur un sujet décidé quelques années auparavant en accord avec son directeur de thèse. Il s'agissait de tirer au sort deux questions et, après quelque 24 heures de préparation, d'y répondre devant un jury, pas toujours bienveillant. De tels examens avaient généralement lieu dans un amphithéâtre de l'université mais, vu le caractère extraordinaire de l'évènement, l'affluence était telle qu'on décida de délocaliser la soutenance dans une chapelle voisine. Un peu comme lors d'un sacre (et, après tout, c'en était un) on lui remit solennellement, le livre comme à une enseignante, l'anneau, comme à une combattante victorieuse, la cape d'hermine et la couronne de laurier. Puis, la première doctoresse de l'Histoire fut reconduite en carrosse, sous les acclamations de la foule.

Le doctorat d'Elena fut, incontestablement, un coup de théâtre médiatique





*Grande cour de l'université de Padoue. Photo de Didier Descouens, tous droits réservés.*

dont on parla dans toute l'Europe cultivée. De Stockholm à Naples, les académies chantèrent ses louanges sur le ton le plus exalté, dans le style grandiloquent de l'époque, rivalisèrent pour lui proposer d'y entrer. Et, contrairement à ce qu'avait craint le cardinal Barberigo, ce fut un surcroît de prestige pour l'université de Padoue. Mais son cas devait rester unique pour longtemps. Quelques années plus tard, Veronica Malaguzzi Valeri, fille de comte de Reggio Emilia, elle aussi désireuse de devenir docteur, fut refusée.

Patin, professeur à Padoue, tenta, lui aussi en vain, de faire doctoresse sa fille Carla Gabriella. Il est difficile d'évaluer les compétences intellectuelles de ces deux demoiselles. Mais il est certain que leurs pères respectifs n'avaient pas l'influence de Giovanni Battista Cornaro. Il fallut attendre 1732 pour qu'une autre dame, Laura Bassi, soit diplômée à Bologne ; 1777 pour qu'une troisième, Maria Amoretti, le soit à Pavie.

Mais, chaque fois, et comme pour Elena Cornero, il s'agissait d'oiseaux rares qui restèrent uniques.

Remarquons tout de même que, repoussées de l'université, les dames furent mieux accueillies dans les académies, salons et autres sociétés savantes qui fleurissaient un peu partout.

En 1679, Elena se transféra, définitivement, à Padoue, où, fidèle à sa vocation bénédictine, elle fréquenta assidûment l'abbaye Santa Giustina, qui avait acquis ses lettres de noblesse après avoir été réformée par dom Ludovic Barbo, en 1419.

Elena n'avait alors dépassé que de peu la trentaine, mais elle souffrait, depuis sa plus tendre enfance, de sa mauvaise santé. Son père lui-même reconnut qu' "elle avait ruiné sa santé à force de fatigues et d'études." Une fois établie à Padoue, la nouvelle doctoresse bénéficia des soins des médecins de l'université. Si



ces contemporains de Molière s'avérèrent totalement incapables de la soigner, ou même de la soulager, ils consignèrent leurs diagnostics, rédigés dans un latin savant, dans les archives de l'université. Et les cinq dernières années de la vie d'Elena Cornaro se présentent comme une litanie des maladies les plus diverses, *illiadem morborum recensere* énonçaient-ils gravement. Les chroniques pieuses nous la représentent « supportant les douleurs et les désagréments avec une infinie patience et les offrant à Dieu. » Il est malheureusement probable que, considérant la maladie comme une épreuve légitime envoyée d'En-Haut, à laquelle il aurait été impie de tenter de se dérober<sup>8</sup>, elle ne fit rien pour soigner, ou même ménager sa santé. Son pauvre corps succomba finalement, le 26 juillet 1684, quelques semaines après son trente-huitième anniversaire. Ses obsèques rassemblèrent une foule considérable où se pressait toute l'élite intellectuelle et politique de la République de Venise.

Ses parents voulaient faire enterrer leur fille dans leur église paroissiale de Santa Lucia, mais ils n'obtinrent pas gain de cause. Conformément aux dernières volontés de la défunte, on l'ensevelit, revêtue de l'habit bénédictin, à l'abbaye Santa Giustina à Padoue, où elle repose toujours. Il serait sans doute exagéré de parler de pèlerinage, mais il n'en est pas moins certain que sa sépulture reçoit régulièrement des visites.

Immédiatement après sa mort, le chanoine séculier Massimiliano Deza (*Vita di Elena*, en italien) et le bénédictin Bacchini (*Helenae Lucretiae*, en latin) rédigèrent des biographies d'Elena Cornaro, qui furent de véritables best-sellers. Deza va jusqu'à affirmer que, lors des funérailles, l'enthousiasme pour la défunte était tel qu'on parlait de canoniser Elena. On ne trouve pourtant aucune trace d'un début de procédure de canonisation.

Elena Cornaro a eu un destin terrestre particulièrement brillant, donc. Mais, quand on en tire le bilan, à quoi toute

cette prodigieuse activité intellectuelle, cette formidable accumulation de connaissances, a-t-elle abouti ? Pour paraphraser son contemporain, le père chartreux dom Innocent Le Masson : « A quoi bon tant de fleurs si c'est pour ne pas donner de fruits ? »

Ceux de ses contemporains qui l'ont approchée nous assurent qu'Elena avait une conversation éblouissante, tant par son érudition que par son à-propos. Mais elle n'a jamais rien publié de son vivant. Et la plupart des papiers qu'elle avait laissés furent, sur ses instructions, détruits après sa mort ; dans un esprit de détachement qu'on ne peut trouver que bien sot. Y survécurent une trentaine de lettres, une vingtaine de discours (généralement, des harangues pour accueillir des hôtes de passage à Venise), quelques poésies. C'est assez pour constater qu'Elena, comme la quasi-totalité des intellectuels italiens du XVII<sup>e</sup> siècle, avait un style resté très baroque; et donc difficile à suivre, et à comprendre, pour un lecteur de 2023. Mais c'est, évidemment, très insuffisant pour émettre un jugement quant au fond de ses recherches. Elena Cornaro était-elle l'équivalent féminin, et bénédictin, d'un Blaise Pascal ? Nous ne le saurons jamais. Il est regrettable que personne ne lui ait rappelé que le Seigneur ne lui avait pas confié tant de talents pour qu'elle les enterre (Mt 25). Et qu'elle n'ait pas médité à bon escient le verset 5 du Prologue de notre Règle.

Cela explique que son souvenir, pieusement entretenu par ceux qui l'avaient connue, pâlit, peu à peu, à mesure que ces témoins quittaient notre monde, pour finir par s'éteindre. La décadence de la République de Venise et de l'université de Padoue explique aussi que la renommée d'Elena Cornaro subit une éclipse à peu près complète de presque deux siècles.

Elle dut sa résurrection à deux Anglo-saxonnes. En 1895, l'abbesse bénédictine anglaise Mathilda Pynsent, visitant l'Italie, demanda à examiner les restes d'Elena Cornaro. L'évêque lui accorda la permission et, peut-être inspirée, Mathilda



Corps du Christ, mais le rassemblement ecclésial, lors duquel ensemble nous communions au Corps du Christ ».

Belle articulation entre l'Église corps du Christ et le Corps du Christ que nous recevons sacramentellement.

M. Duthilleul, l'architecte de l'église de nos sœurs de Dourgne (dans la revue liturgique La Maison Dieu de décembre 2021) :

« Ce qui est apparu, de façon peut-être moins explicite mais pourtant bien réelle, dans l'expression de la souffrance de ne pas pouvoir communier au Corps du Christ, c'est la souffrance de ne pas pouvoir se réunir en son Nom, de le savoir "au milieu de nous" ».

Bien avant de prononcer, au présent, la parole de consécration du pain, "ceci EST mon corps" au soir de sa Passion, Jésus avait dit, au présent là aussi, "quand deux

ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux" (Mt, 18, 20). Ce présent "je suis", renvoie à la réponse à Moïse près du buisson brûlant sans se consumer, signe de l'éternel présent, "Celui qui m'a envoyé vers vous c'est Je suis (Ex 3, 14)". Ce présent nous rappelle que lors de la célébration eucharistique, la rencontre physique avec le Christ commence dès le rassemblement fraternel des fidèles : Jésus n'arrive pas en retard à la messe. Dès le début, debout, il prie avec les fidèles présents, puis ceux-ci l'écoutent, s'offrent avec Lui, l'accueillent en eux, puis partent avec Lui ».

Jésus n'arrive pas en retard à la messe... de quoi peut-être nous faire réfléchir... et il ne part pas non plus juste après la communion ...

Bon chemin de Temps Pascal !

*Frère Jean Jacques osb*



SOB SOB

## LA PROCHAINE RENCONTRE ANNUELLE DES OBLATURES

est prévue à l'abbaye de MAUMONT les 9, 10 et 11 juin 2023

Cette assemblée générale sera une merveilleuse occasion de nous rencontrer et d'échanger, fraternellement, nos expériences. Nous rendrions grâce si toutes les oblatures bénédictines de France pouvaient être représentées.

Il y a encore quelques places disponibles. Mais Maumont ne disposant pas de capacités d'hébergement illimitées, nous vous remercions de vous décider et de vous inscrire le plus tôt possible.

**S'adresser à Bruno Richard, oblat de Maumont et trésorier du conseil  
des oblatures: : [tresorier@le-sob.fr](mailto:tresorier@le-sob.fr)**



